

## Jean-Pierre ADAM

Né le 24 novembre 1937, à Paris

Petit-fils d'un professeur d'histoire de l'architecture, une discipline qui, selon lui, a déterminé sa passion pour l'architecture antique, Jean-Pierre Adam commence un cursus histoire de l'art à la Sorbonne, puis se concentre sur l'architecture. Après un diplôme de l'École spéciale d'architecture (1965), Jean-Pierre Adam entre au service d'architecture antique du CNRS. Il réalise plusieurs études monumentales en France et dans le monde, et occupe le poste de directeur du bureau d'architecture antique de Paris de 1972 à 2003.

Également archéologue, il réalise diverses études architecturales sur des chantiers de fouille de différents sites du pourtour méditerranéen dont celui de Pompéi.

Il enseigne ensuite à l'École du Louvre et à l'École de Chaillot, ainsi qu'à l'Institut des Beaux-Arts du Liban, à l'École polytechnique fédérale de Lausanne (EPFL) et à l'École d'architecture de la ville & des territoires Paris-Est.

Il est membre du comité de parrainage scientifique de l'Association française pour l'information scientifique (AFIS) et de sa revue Science et pseudo-sciences.

Source :  
[https://fr.wikipedia.org/wiki/Jean-Pierre\\_Adam](https://fr.wikipedia.org/wiki/Jean-Pierre_Adam)

**Un ACMH rend habituellement hommage au membre d'honneur désigné. Pour cela, des éléments de CV sont demandés afin de pouvoir étoffer la présentation de l'heureux(se) élu(e)...**

**Cependant, ici, à réception des éléments demandés pour Jean-Pierre ADAM, il fut décidé de laisser le membre d'honneur se présenter... Une fois n'est pas coutume !**

**Même si Jean-Pierre ADAM a improvisé dans sa présentation lors de son intronisation du samedi 02 décembre 2023, c'est le discours d'entrée qu'il a écrit qui est présenté ci-après.**

## Réception confraternelle MH du samedi 2 décembre 2023

Trop maladroit avec les alexandrins qui m'avaient été instamment demandés par Régis Martin, je me suis, piteusement, résolu à user de la prose acquise à l'école communale.

cccc

### SIC ITVR AD HISTORICA MONVMENTA SINE POSTVLATIO

Le 1<sup>er</sup> octobre de 1959, un jeune humanoïde post adolescent, qui me ressemblait déjà, franchissait la grille de l'Ecole des Beaux-Arts puis, après un cheminement escaladeur, poussait, ému, la porte du fastueux atelier de Pierre Vivien, architecte en chef des Bâtiments Civils et Palais Nationaux, une pieuse congrégation aujourd'hui oubliée, et, ce qui ne gâtait rien, conservateur du Grand Palais, dont l'effervescent Le Corbusier, avec quelque désinvolture, va demander peu après la destruction pour y placer son jeu de cubes.

L'étrange officine, dont la porte venait d'être poussée, était occupée par des êtres du genre modérément sapiens, certains portant, tant bien que mal, une barbe de capucin sous-alimenté, d'autres arborant une blouse d'apothicaire qui se néglige, d'autres encore, étant coiffés drolatiquement d'un canotier. Enfin, deux d'entre eux, l'air atteint d'une langueur maladive, ayant, tel des pensionnaires de l'île du Diable, le crâne rasé.

Mon émotion, engendrée par la majesté du lieu, (notez que, foin de modestie respectueuse, je m'exprime désormais à la première personne) mon émotion disais-je, se transforma, envahie par les prémisses d'une inquiétude qui fut confirmée en peu de temps, lorsqu'un personnage, qui me fut désigné sous le vocable autoritaire de « Massier » m'interrogea sur ma compétence de musicien de fanfare de cuivres. Lui ayant, d'une voix peu assurée, parlé de mon accès à quelques instruments à cordes, dont la mandoline et la harpe, j'eus droit, venant de l'assemblée, à des onomatopées singulières, évoquant très vaguement le chant du dindon, soulignées de gestes souples des bras et des hanches. Coupant court, ce dont je lui sus gré, le massier exigea de moi, d'une voix forte de palefrenier, qu'afin d'avoir l'assurance de faire un jour partie de l'honorable cénacle des

Anciens de l'atelier, je devais, entre autres acquisitions savantes, apprendre correctement à interpréter *Une nuit sur le mont Chauve* au cornet à piston. A la suite de quoi, tout comme mes frêles et novices compagnons nouveaux, remplis de rêves bétonnés, je fus confié aux soins délicats d'un rustre portant le titre envié de « Chef cochon », chargé de nous imprimer dans l'occiput, les paroles et la fière musique d'un hymne évoquant la gloire et le couvre-chef des combattants du feu.

Il me faut bien interrompre ce récit modérément exaltant, pour revenir aux causes premières de cette mésaventure plus proche de celles de monsieur Fenouillard que de celles d'Indiana Jones.

Il convient en effet, rien qu'un instant, de remonter le temps, pour rencontrer, fugitivement, l'auteur de ma sainte vocation. Il s'agit de mon grand-père maternel, Achille Panichelli, lequel un 25 février de 1898, franchissait de même la grille de l'Hôtel de Bouillon pour gagner le fastueux atelier de Victor Laloux, 1<sup>er</sup> grand prix de Rome vingt ans auparavant. Si ce talentueux aïeul garda sa chevelure, c'est en raison d'une calvitie précoce, il n'eut point non plus à devenir un virtuose du cornet à piston, par contre, il dut accomplir certains exploits cynégétiques et de commedia dell'Arte, sur lesquels je garderai un silence décent.

Or, ce jeune créateur avide, obtint fiévreusement son diplôme en 1906. Certes, le calendrier remarquablement étiré, entre le franchissement de la porte de l'atelier dans un sens, et son franchissement dans l'autre sens, était dû au temps considérable imposé et nécessaire à la réalisation satisfaisante des épreuves culturelles ci-dessus évoquées. Calmons les inquiétudes rétrospectives en révélant que le cher Achille avait, durant ce temps, « fait peinture » à ce même quai Malaquais (atelier Jean-Paul Laurens) et obtenu le diplôme s'y afférant.

Quant à son diplôme d'architecture, il faut confesser que le sujet fut d'une timidité décevante. Moi qui entretenait une admiration mystique pour ce cher barbu (il était barbu) avait longtemps imaginé, jusqu'à sa bien tardive et pudique révélation, que son diplôme portait sur *Une station balnéaire sur la Lune, à la mer de la Sérénité*, ou *Un palais des plaisirs dans un émirat du golfe* ou encore, *un restaurant routier dans le tunnel entre Marseille et Tunis*. Las, ce fut : *Projet d'une mairie pour une ville de 5 à 6000 habitants*. Après son départ au Paradis (enfin, je crois) Ma grand-mère, qui me confia ce sujet diplômogène, m'apprit un jour, qu'Achille avait fait l'objet de pressions du maire de sa commune natale, Avelin dans le Nord, pour réaliser son souhait d'une nouvelle mairie plus belle que celle, voisine, de Seclin, commune rivale. Ainsi sont étouffées, parfois, les ambitions des héros.

Mais l'heure tourne, je me dois de poursuivre le récit de cette épopée, laquelle, après tout, est plutôt la mienne, quoique bien maigrichonne, que celle reluisante de mon cher aïeul.

Ainsi, à la demande du gouvernement mexicain, une mission d'architecte français s'installe à Mexico et y crée une agence dirigée par Emile Bénard, qui se voit confiée différents programmes de grande envergure. Sollicité par ce groupe, le jeune Achille et son épouse, rejoignent l'agence d'E. Benard en 1908, et rapidement, mon (futur) grand père s'associe à un confrère mexicain, Mauricio

Campos, pour répondre à la demande du gouvernement, afin de réaliser un projet inouï : celui de la nouvelle *Camara de Diputados*.

Achille, en docte élève de Laloux, inculque rapidement à son confrère latino-américain les notions incontournables enseignées par Vitruve, reprises par Alberti, redites par Vignole, itou par Palladio, de même par Jean Goujon, puis par Philibert Delorme, sans omettre Pierre Lescot, pas plus que Claude Perrault suivi par Blondel, Laloux et Georges Gromort que j'ai eu, fort âgé, en année d'admission comme prof d'Histoire de l'Architecture ! Hé oui, là se trouve la jonction sublime et architecturale entre nos deux générations.

Cependant, à Mexico, Les deux jeunes manipulateurs du crayon 5H et du tire-ligne au poché noir, achèvent le gros œuvre du bâtiment en 1911, étrangement accompagnés par le sifflement des balles du rituel mexicain de la révolution (en espagnol *revolucion*). Etant devenu un architecte au service du gouvernement, désormais feu, de Porfirio Diaz, mon cher aïeul, dévoué serviteur de la nation mexicaine devient *persona non bienvenida*, et doit *rapidamente* entasser dans un sac sa boîte de compas, ses crayons 5H et deux paires de chaussettes, et gagner Vera Cruz à toute vapeur, avec son épouse Estelle et ma toute jeune mère Eva sous le bras. Un navire, également à vapeur, leur fit quitter la terre du pulque, la boisson des dieux, et la fréquentation houleuse de Madero, de Zapata, de Carranza, de Pancho Villa et d'Obregon, les hommes de lumière de cette turbulence, si pittoresque au cinéma. Las, tous finirent avec une légère surcharge pondérale de plomb dans le buste. Ce qui est infiniment plus navrant est que l'aimable Mauricio Campos, qui, en tant que citoyen du pays n'avait pas d'ambassadeur pour le faire évacuer, eut droit au même sort, bien immérité. C'est pour redorer sa mémoire, que le gouvernement mexicain, une fois les troubles apaisés, firent de lui l'unique architecte de la *Camara de Diputados*. Sommes toutes et pour résumer, le laborieux et créateur séjour chez Porfirio Diaz, offrit à mon jeune diplômé de grand père l'occasion exceptionnelle de co-réaliser, avec toute la discrétion requise, l'édifice le plus représentatif d'un grand pays, sans omettre le délice gustatif et raffiné du taco. Toutefois, en raison d'une indispensable révolution, son enthousiaste labeur de composition architecturale, en tant que *garabateador gringo de agencia de un honorable y patriótico arquitecto mexicano*, par la grâce d'une révolution, seul procédé en usage pour changer de gouvernement, lui valut de retrouver Paris avec quelques photos souvenir d'un beau palais d'ordre ionique, mais sans même avoir eu l'autorisation d'en rapporter les plans.

Mais avant de me rejoindre moi-même, il me faut, puisque telle est la rigoureuse demande, pourchasser les non-souvenirs d'un aïeul qui fut mobilisé en 1914, pour, une fois la paix (définitive ?) retrouvée s'embarquer, de nouveau en famille pour la ville de Québec, dont le hardi Samuel Champlain fit la capitale de la

Nouvelle France. Dans cette bonne ville, laquelle a connu un développement très supérieur à celui de la Brouage natale du hardi Samuel, les édiles de 1922 venaient de créer une Ecole des Beaux-Arts, afin d'accorder à Québec, le statut culturel et pédagogique qui lui faisait défaut. Achille dans ce cénacle géographiquement néo-américain du nord, mais humainement et culturellement délicieusement francophone, connut des années plus pacifiques et plus fécondément reconnues que chez Porfirio Diaz. Outre sa charge de professeur d'architecture et de dessin, il exerça, avec bonheur son métier, fort apprécié, d'architecte. Si les délicieuses maisons particulières qu'il conçut, ont fait place à des immeubles de rapport, sans saveur ni odeur, reste au moins sa volumineuse réalisation d'un grand pavillon de l'Hôpital Laval, à l'époque hors de la ville et aujourd'hui intégré aux quartiers sud-ouest.

Les années passant et le tropisme de la vraie gastronomie exerçant, avec l'appui des images fortes des berges de la Seine et du chevet de Notre-Dame, alors intact, l'attraction d'un retour vers la terre des anciens québécois, Paris fut le nouveau terrain de jeu d'Achille Panichelli jusqu'à son dernier départ, celui qui conduit aux nuages.

Ce qui a imprégné ma frêle matière grise, dans le déroulement de la carrière de ce grand père bien trop tôt évaporé, c'est la formidable mutation d'un homme, dont la formation professionnelle était celle du XVIIIe siècle, et dont il a fait l'application, persuadé d'apporter à une contrée lointaine, tel un prophète, la rigueur d'une architecture enseignée comme insurpassable car académique. Puis, sans qu'il l'ait voulu, par la grâce d'une seconde et opportune traversée de l'Atlantique, il découvre un morceau de France plus délicieusement archaïque que l'aura du quai Malaquais. Survient alors l'imprévu, car la préparation de son enseignement, fut en réalité, un apprentissage complet de l'architecture des temps nouveaux. Ne craignons pas l'aspect mystique du mot, mais c'est véritablement la révélation d'un art de bâtir totalement différent, qu'Achille découvre au Nouveau Monde. Pas au Canada, pourtant, mais aux Etats-Unis par lesquels il eut le bon goût de transiter et de retourner périodiquement. Ainsi, il rangea, dans le tiroir du bas de sa bibliothèque, les traités des maîtres qui furent les siens, et découvrit avec fièvre que les chapiteaux ioniques, les colonnes et le fronton arrogant de la *Camara de Diputados* dont il fut le « créateur », étaient issus de la formation des architectes qui conçurent le Parthénon, l'Erechtheion et le palais Farnèse, et que lui, n'avait rien créé, il n'avait que récité sa leçon. C'est avec la fièvre exigée par le franchissement et l'effacement des siècles évanouis, qu'Achille put, miraculeusement, bâtir à Québec un enseignement, tant des programmes que des structures et des formes, tout en réalisant lui-même une architecture ouverte sur son temps.

Heureux sont les architectes qui ont connu les qualités réelles d'un art de bâtir d'un autre temps, et soudain vivent cet impossible défi du bond temporel, donnant accès à une architecture engagée dans le sillage ascendant des techniques nouvelles.

Puisqu'il convient également d'évoquer, en termes soigneusement choisis pour éviter toute dévaluation, ma propre carrière aïeusement inspirée par l'insolite et révélateur parcours de mon grand-père, pieux transmetteur d'une architecture intemporelle devenu architecte de son temps. Estelle, ma grand-mère, me fournit la solution en me remettant un volumineux dossier de feuilles manuscrites contenant d'innombrables croquis et dessins d'architecture, très modérément classées. C'était l'ébauche d'un manuel d'histoire de l'architecture, commencé à Québec et devant se conclure par l'architecture nord-américaine, toute de fer et de béton.

S'y trouvaient également, des feuillets relatant des réflexions et des dessins sur des techniques de restauration, et des relations de travaux qu'il effectuait dans la réhabilitation d'un château du Nord. Dans sa bibliothèque j'ai retrouvé, parmi des ouvrages américains d'avant-garde, tel l'extraordinaire *The Metropolis of Tomorrow* de Hugh Ferriss, l'incontournable *Dictionnaire raisonné de l'architecture*, vous devinez de qui.

Ainsi, j'avais un exemple concret des préoccupations d'un architecte, résolu, depuis son débarquement sur cette étonnante planète transatlantique qui avait mûri plus vite que la terre de ses origines, à suivre désormais cette fulgurante ascension, tout en s'efforçant de préserver de l'oubli un art monumental dont il convenait de transmettre les oeuvres.

C'est alors que j'en reviens à l'héroïque nouveau de l'atelier Vivien, moi, qui entre deux séances de folklore ubuesque, grattait sur des panets de double Grand Aigle, les projets improbables engendrés par l'imagination féconde de quelque ancien.

Puis un jour vint, qu'un vieux camarade de lycée, lui-même naguère nouveau du quai Malaquais, me conseilla d'aller contempler l'affichage des « Projets de vacances » des élèves de l'Ecole Spéciale d'Architecture, dont il était désormais une créature. Fondée en 1865 par Emile Trelat, sous le nom d'Ecole Centrale d'Architecture, avec le soutien vigoureux de Viollet-le-Duc, cet établissement offrit aux étudiants une nouvelle saveur pédagogique. L'enseignement y fut à la fois très orienté vers les nouvelles structures, tout en réservant une place importante à l'étude du patrimoine architectural, dans l'esprit et la conciliation entre la mémoire et le respect de l'Histoire, d'où l'appellation de Monuments Historiques, voulu par Mérimée, du latin *monumentum*, signifiant « objet de mémoire ».

Dans cet esprit, l'École demandait aux élèves durant chaque année, durant les mois de l'été, et jusqu'au diplôme, un grand travail d'analyse d'un édifice ancien, appelé « Projet de vacances », incluant les plans de l'état actuel et les restaurations nécessaires, dans l'esprit associé de la vision de Viollet-le-Duc et de celle de Mérimée. Le rendu de ces travaux se faisait sur de grandes surfaces, à l'identique des présentations de diplômes, et les qualités expressives du graphisme, y étaient notées avec rigueur.

La séduction engendrée par l'esprit à la fois « violletleducien » de ce travail, la nécessité d'une recherche, tant pour l'Histoire que pour les techniques propres à l'édifice analysé, écrabouillait littéralement les poussives « analos » du quai Malaquais. Ainsi, j'avais chez Vivien, gratté de longues heures, au profit d'un ancien, sur les éléments de modénature du petit Trianon. Un exercice graphique formateur mais culturellement bien médiocre.

Transfuge à l'ESA, ayant réussi le concours, j'ai intégré, hasard malicieux, l'atelier d'un patron lui aussi architecte en chef des Bâtiments civils et palais nationaux, l'excellent et dynamique Louis-Georges Noviant (lequel devait quelques années plus tard regagner les « Bozarts », où son fils lui succéda). L'un des avantages de cet atelier fut la présence active et régulière du patron dans l'atelier. Noviant ne se contentait pas d'éclairer et de corriger le travail sur les projets, dès l'élaboration des esquisses, mais poussait parfois l'esprit de collaboration jusqu'à participer à des moments de charrette en intervenant directement sur les panets. Mais ce que j'ai retenu, et acquis comme étant l'expression incontournable de l'architecte, c'est l'esprit Viollet-le-Duc du dessin comme reflet de l'ensemble de la pensée créatrice. En somme exactement l'inverse du fantôme presque dérisoire des « analos ». Grâce à cette nouvelle ligne de conduite, les « devoirs de vacances », qui n'étaient pas des projets sur programme et cahier des charges, sont demeurés d'excellents exercices d'approche et de saisie du patrimoine dont nous sommes les héritiers et, par vocation professionnelle, les transmetteurs. Cette pédagogie enrichissante disparut dans la bourrasque de mai 68, qui fut en réalité constructive dans bien des domaines, et « l'esprit Viollet-le-Duc » de l'École Spéciale n'est plus désormais, qu'un souvenir pour les ultimes diplômés de 1967.

Il ne s'agit pas d'énoncer un plaidoyer de l'enseignement du temps passé, et j'ai dit combien mon grand-père avait été tardivement stupéfait de l'immobilisme de « l'esprit des Beaux-Arts ». Simplement il apparaît aujourd'hui, que la sensibilité sur l'entretien de cet héritage, doit demeurer à sa place, et ne pas tenter de resurgir en affadissant l'imagination qui doit demeurer le souffle de la composition architecturale.

Et c'est bien dans l'étude et la discrimination des deux architectures, celle de la création contemporaine et celle de la mémoire, que nous avons le devoir de les maintenir vives afin qu'elles cohabitent ensemble, chacune à leur place.

Soucieux de parfaire ma connaissance de cet héritage si riche de sa formidable ancienneté, j'ai, laborieusement, repris plusieurs voies pédagogiques m'ouvrant des volets sur l'art de bâtir depuis l'Egypte pharaonique jusqu'à Charles Garnier. Ainsi, j'ai fréquenté, en re-jeune étudiant re-débutant, les amphis de l'Institut d'Art et d'Archéologie (histoire de l'art grecs et de l'art romain), ceux de l'Ecole Pratique des Hautes Etudes (architecture grecque et Gaule romaine), l'Ecole du Louvre (Egyptologie) et la quasi mystérieuse salle de la cour du mûrier où officiait dans la pénombre Yves-Marie Froidevaux, qui nous a fait visiter anatomiquement et sans rien nous épargner, les salles, les escaliers, les combles et les cul-de-basse-fosse les plus obscurs de l'abbaye du Mont Saint Michel.

Mon diplôme de l'ESA, culturellement engagé, (et je pense excellent, si, si, je le confirme), a pu se doubler d'un doctorat de l'EPHE, portant sur l'architecture militaire grecque (thèse publiée). Certes je me devais de devenir chaillotain, mais zélas, ayant atteint le terme de mon sursis militaire, j'avais à peine terminé la première année de cette remarquable institution trocadérine, que la Patrie, qui m'estimait, et peut-être m'estime encore, comme le prouve ma présence sous les ors de cette salle, m'a offert le gîte, le costume et le couvert, mettant fin à ma scolaire boulimie.

Le retour au foyer, après un séjour guerrier, hélàs raccourci par la détection de troubles mentaux m'affectant, susceptibles de déséquilibrer l'ordonnance martiale, me précipita en toute hâte dans la cohue civile et besogneuse des agences parisiennes, grâce auxquelles commença ainsi l'accumulation de mon immense fortune. C'est ainsi, que le dos courbé sur de tables à dessin à contrepoids, j'ai pu, en tant qu'humble africain, (je crois que l'ancienne désignation est proscrite) découvrir les conduits de fluides unitaires Shunt de 26x41, le mortier Sika hydrofuge, le lisseur à béton et les ascenseurs Otis, toutes choses que l'ESA avec lesquelles, dans sa pourtant remarquable munificence pédagogique, avait omis de nous familiariser. Toutefois les préoccupations culturelles qui faisaient partie indissoluble de mon serment de vocation, en mémoire reconnaissante à mon grand-père, semblaient quelque peu s'éloigner de ma main impatiente. La première tentative de haut niveau, allant dans le sens d'occupations résolument culturelles, mais avec une légère divergence, nous a conduit, mon épouse et moi-même, à intégrer une troupe de music-hall, pour y présenter, dans de vastes et impressionnantes salles de spectacles, devant un public de fans hurlants de bonheur, des numéros de qualité intitulés : *Les bouffonneries musicales des Indianos*. Ah ! L'émotion du rideau qui frémit avant de s'ouvrir, les braiements de joie du public, les « Encore ! Encore ! » qu'il fallait

reprendre, puis sur les 2h du matin, la soupe aux oignons et le pied de cochon aux Halles.

Cette parenthèse, tout de même d'un haut niveau, me valut par la suite de ne pas éprouver, comme c'est le cas pour nombre d'enseignants débutants, de connaître le trac angoissé et transpirogène, lorsque 300 étudiants et surtout étudiantes, les yeux fixés sur le prof, attendent qu'il commente pour la première fois, la stéréotomie de la voûte d'arêtes de la crypte du Mausolée de Théodoric. Mais je parle d'un temps, que les moins de vingt ans, ne peuvent pas connaître, Montmartre en ce temps-là, accrochait ses lilas, jusque sous nos fenêtres, car c'est bien ainsi que coulèrent comme le miel nos années sirupeuses, ni adolescentes ni adultes.

Vint la veillée d'hiver où réchauffant ma main droite, ankylosées par la crispation sur le Graphos, devant notre vieux Godin, j'eus la certitude que ma voie se trouvait dans le sillage des bâtisseurs de l'Égypte pharaonique, de ceux des temples grecs et de celui du caveau de la colonne de la Bastille, sans en faire jamais, les sources photocopiées de l'architecture contemporaine.

Ce sursaut flamboyant, me conduisit devant une nouvelle porte, celle du CNRS, où je fus admis au Service d'Architecture Antique, devenu depuis Institut de Recherche sur l'Architecture Antique.

Ainsi, cette charmante organisation de penseurs profonds m'accueillit grâce à mon, semble-t-il, savoir, qualifié pittoresquement de pointu et de polyforme, pour l'employer à résoudre les plus effrayantes énigmes de l'histoire de l'architecture. J'épargnerai à mes lecteurs, la liste des premières missions que j'eus à accomplir, chaque fois avec le même rituel, consistant à se présenter comme celui venant du CNRS de Paris pour vous expliquer à quoi servaient ces moellons merveilleusement assemblés il y a deux mille ans. Heureuse Nature qui m'a offert une imagination d'une fécondité raisonnable, m'ayant permis, sinon de briller, du moins de rentrer dans la capitale avec la satisfaction d'avoir assouvi favorablement l'angoissante curiosité des fouilleurs régionaux. Il faut dire que j'avais une collection importante d'ouvrages des *Contes et légendes du Berry*, et d'autres lieux, me permettant de faire des réunions d'information autoritaires, richement alimentées et autorisant des hypothèses d'une telle audace qu'elles en paraissaient irréfutables.

La géographie hexagonale ne suffisant pas à ma boulimie, je fus, fort heureusement, envoyé dans des contrées au climat, à la faune et à la végétation très variés et aux richesses monumentales assurées. Ces déambulations me conduisirent, à l'aide de différents véhicules dont certains appartenaient à l'histoire de l'automobile, dans des mondes méditerranéens, aussi riches en soleil qu'en pierres disloquées, mais exigeant des voies d'accès où les mollets de citadins s'étiolaient rapidement et où le litre d'eau fraîche vaut bien plus que le

trésor de Toutankhamon. Ayant la faiblesse paternelle de me faire parfois escorter par mon épouse Thérèse, ancienne guitariste-pianiste-chanteuse-danseuse-costumière, du groupe des célèbrissimes Indianos, et, dans un but purement pédagogique, de nos deux (charmants) bambins, je dus réserver aux seules missions très officielles du CNRS, les épopées archéologico-monumentales, perdant ainsi une main-d'œuvre fort utile, mais devenue résolument rétive aux travaux réservés jadis aux pensionnaires de l'île du Diable (encore eux).

Le CNRS, exigeant des animateurs de son entreprise qu'ils rendent compte de leurs recherches par la publication, je dus m'acheter de nouveau un stylo, rapidement rangé dans un tiroir pour le remplacer par une machine à écrire. Oui, vous avez probablement vu l'une de ces ingénieuses mécaniques dans des films en noir et blanc de Gilles Grangier ou d'Alfred Hitchcock. Ayant malheureusement les doigts larges des musiciens virtuoses, je dus imposer à Thérèse de frapper en douceur mes galimatias. Fort heureusement le temps de ces mécaniques cliquetantes était proche, et une agréable solution arriva sous le nom de ordinateur. J'ai dû faire alors le serment de maîtriser dans un proche avenir ce cybernétique écran à clavier.

Mais arrivons vite à une conclusion attendue. La mandorle d'honnête connaisseur des architectures de jadis nimbant mon chef, je reçus toujours plus de redoutables missions, dont certaines heureusement à proximité de plages délicieuses, dans les terres autrefois antiques bordées par la Méditerranée, et me donnant l'opportunité d'enrichir mon verbiage de tour operator et de voir pourtant les tirages de mes publications demeurer très, mais alors très éloignées de ceux des prix Goncourt ou du commissaire San Antonio. Cette discrétion des publications d'archéologie monumentale, correspondant à une sous-information des masses populaires, me valut, et me vaut toujours, la contrainte de devoir exhorter un public avide de mystères, à renoncer à faire chanceler la raison et l'Histoire, en proclamant que les archéologues sont des ânes ; la preuve en est qu'ils refusent de démonter la Grande Pyramide pour y découvrir, enfin, la « Chambre secrète » et son incontournable trésor !

Mes déambulations multiples dans l'empire romain qui fut, plus que l'Europe, un état européen-méditerranéen, m'ont tant apportées qu'il serait vain et prétentieux d'en dresser un inventaire. Je citerai, au hasard d'une mémoire, du reste en cours d'évaporation, qu'à l'issue de mes longues et touristiques missions à Rome et, surtout, à Pompéi, je finis un jour par tomber au sol, sur un chemin ressemblant bougrement à celui de Damas, réalisant que ce que l'on nommait orgueilleusement, la civilisation gallo-romaine, était en fait une leçon bien apprise grâce à la civilisation romaine, seule appellation honnête, faute de pouvoir proposer une civilisation romano-gauloise. Cette révélation, telles les

religions de genèse identique, me conduisit à accroître mes publications évoquant les travaux et les heures de ces braves citoyens, ayant si volontiers une addiction pour les revues avec fracas, cris, armes et hémoglobine, mais sachant construire un aqueduc pour une ville de quelque 200 000 habitants, en allant quérir l'eau à plus de 130 km. Et, que dire des auteurs, tels Horace, Virgile ou, Ovide, dont la poésie naturaliste, héroïque ou amoureuse est d'une telle force que nos plus célèbres poètes et dramaturges, n'en sont que les bienheureux héritiers.

L'autre volet sympathique comme tout, des tâches de l'architecte archéologue, est la chance de pouvoir, le cas échéant, construire des édifices au service de l'Histoire. Cette chance me permit d'édifier un (petit) musée en Touraine et d'y présenter un grand pilier à Jupiter que j'y ai reconstitué. J'ai (oui, encore l'arrogante première personne) (mais, qu'y puis-je ?) également créé, dans un espace muséographique aménagé de l'ancien évêché de Sens, le remontage de la façade d'un grand établissement balnéaire romain. Ou encore présenté la reconstitution, avec leurs éléments, de deux importants édifices antiques du Louvre : l'entrée du palais de Khorsabad et le grand mastaba d'Akhethetep. Tout aussi enrichissante, la restauration *in situ* des monuments complète logiquement leur publication. C'est surtout en Egypte, où j'avais cru devoir révéler à mes collègues que les Egyptiens bâtissaient en briques crues et en pierre et connaissaient la voûte, ce que malheureusement pour moi, ils savaient tous déjà. Mais plus hardiment je me suis attelé à la tâche de restaurer plusieurs édifices faisant également l'objet des publications auxquelles je participais. Si une chapelle-reposoir de modeste envergure fut ainsi restituée graphiquement et restaurée effectivement, je pus en tirer quelque vanité microviolletleducienne. Malheureusement le site de Haute Egypte, fort discret et hors des circuits, où se trouve cette chapelle-reposoir de Thoutmosis III, ne connaît comme admirateurs stupéfaits (ce dont je doute fort) que les modestes, très modestes cultivateurs du village possédant ce trésor. Moins discret, les quatre mastabas de l'Ancien Empire, gracieux édifices évoquant des tortues géantes, que j'ai restauré dans la nécropole de Saqqarah, peuvent faire désormais l'émerveillement, je dis bien l'émerveillement, des touristes du monde entier, oui, je dis bien du monde entier, en raison de l'universalité de la richesse de cette nécropole. Toutefois je suis troublé par une question génératrice de frustration angoissante : je n'ai pas laissé mon nom sur ces bâtiments insignes. Le public, émerveillé comme je l'ai dit, croira que la beauté massive de ces mausolées est due à des architectes Egyptiens... et ils n'auront pas tort.

D'autres tournées contemplatives, fort graves et dignes, ont agréablement meublé mes activités ludiques, ce furent celles que m'offrit cette généreuse

organisation planétaire connue seulement par son sigle, UNESCO dans la langue de Tennyson (Shakespeare n'est pas le seul auteur alphabétisé de Grande Bretagne) et la même chose dans la langue de Rabelais, ONUESC, mais dans un ordre différent encore plus ésotérique. Ayant personnellement été adoubé, avec discrétion, expert ICOMOS (dans l'idiome de Joanne Rowling) et CIDMEDS (dans la rhétorique d'Alphonse Allais), avec le qualificatif prestigieux « d'International », j'ai bénéficié de tournées touristiques et plénipotentiaires, afin d'estimer, à la demande d'états soucieux d'attirer la manne touristique, les biens jugés, ou non, dignes d'appartenir au Patrimoine Mondial. C'est donc, portant avec élégance la cravate que j'arborais le jour de mon diplôme, que j'ai arpenté avec dignité un certain nombre de sites européens et méditerranéens, effectivement à caractère patrimonial, accompagné de responsables locaux débordant d'effusion confraternelles et gastronomiques. Je dois confesser, toute honte bue, que, ayant été gavé de *jamòn Pata Negra* durant mon séjour à Lugo (Galice), j'ai, un peu honteusement, signé tous les documents accordant le label tant souhaité (j'apprécierais, toutefois, que cette anecdote reste entre nous). Mon intégrité a cependant parfois été respectée. Ainsi *eine touristische und dennoch kulturelle tour* le long du *limes* germanique, ne m'offrit durant cinq jours, que des *würstchen und salzartoffeln*. J'ai tout de même accordé un avis favorable à l'inscription tant désirée.

Certaines missions Unesco-Icomos avaient une toute autre senteur. Il s'agissait d'intervenir en gendarme devant verbaliser en constatant les graves omissions ou erreurs, dans l'entretien des lieux inscrits. Parmi ces dernières, mes deux missions en tant qu'inspecteur, à Pompéi furent particulièrement amères pour deux raisons. L'une devant les négligences ou erreurs dans le choix et la conduite de restaurations, l'autre en raison de mes liens farouchement sentimentaux avec les responsables locaux avec qui je travaillais depuis de longues années. Ajoutons, sous le sceau du secret, que plusieurs interventions et constructions inutiles et très, très coûteuses, effectuées sous la pression d'une ONG locale, ayant énormément de besoins, et dont je floute habilement le sigle, qui s'apparente phonétiquement à KAMAURHA, ayant, discrètement, été évoquées, (qu'il convient de décrypter par « dénoncées »), dans mes rapports, ma dernière mission, que je peux qualifier d'adieu à Pompéi, je l'ai effectuée, encadré par deux carabiniers, aussi élégants que respectueux et attentifs. Je dois confesser que, malgré le réconfort de la présence tout près, tout près, de la force gendarmesque, mon humiliation fut d'être considéré par les nombreux visiteurs rencontrés, comme un mandrin pillier d'antiquités pris sur le fait. Du reste, des photos circulent dans plusieurs pays amis, un témoignage navrant, restreignant le champ géographique de nos vacances.

L'enseignement, dure contamination provoquée par mes publications et conférences récréatives, m'a valu d'être accablé de cours, d'où la perte prématurée de ma chevelure de poète romantique, cours que j'ai dû dispenser dans des établissements de bonne réputation, les incontournables facs, telle Paris IV, mais aussi à l'Ecole du Louvre, où j'ai donné mon dernier cours pour la rentrée d'Octobre 2023. Il était inévitable que j'aie conté des histoires de colonnes, de voûtes et d'arcs boutants dans les écoles d'architecture, celle de Marseille, celle de Strasbourg, celle de Paris Est, celle de Barcelone, celle de Roma III et celle de Lausanne. Of course je n'aurais garde d'oublier l'Ecole de Chaillot où je fus appelé par Jean-Pierre Halevy, qui me vit raconter d'étranges histoires en couleurs à partir de 1986, et où j'ai loupé d'un an Régis Martin qui court plus vite que moi. J'y ai heureusement cotoyé de joyeux compères, que je ne saurais tous nommer, mais comment oublier Benjamin Mouton, l'un des plus inusables. C'est, de même avec deux zenchefs que j'ai dispensé mes stupéfiantes connaissances à l'Ecole d'Architecture de l'Université de Beyrouth où nous fûmes, des années durant, les Trois mousquetaires venus de Paris : Bernard Fonquernie, Bruno Decaris et moi-même. J'y enseignais les architectures de l'Antiquité et mes allègres confrères les techniques de restauration. Dans le même esprit de confraternité j'ai également assuré un enseignement à Tunis avec l'excellent et démoniaquement perfectionniste Jean-Louis Taupin, avec un partage identique des sujets présentés. Enfin, je conclus là avec regret, mais je me souviens avec vigueur des longs débats avec Yves Boiret, tant à propos de Saint Sernin, où j'ai soutenu ses travaux avec conviction au cours d'une conférence que j'ai cru devoir donner, que de ses pittoresques débats durant son chantier au Saint Sépulcre, confronté aux communautés qui s'en partagent la propriété saucissonnée, mais exclusive, un lourd chandelier menaçant à la main.

Ayant donné mon congé avec fermeté aux dignes établissements qui recevaient mes picaresques récits, je n'ai plus gardé, avec la désinvolture nécessaire, qu'une collaboration avec un autre chaillotin, le méridional Rémi Desalbres, avec qui je partage la renaissance de l'aqueduc romain de Saintes (spécialité de grillons charentais).

Puissé-je jouer, même légèrement, auprès des jeunes architectes et des jeunes architectes(ses), le rôle que mon grand père eut sur moi, de les convaincre d'être à la fois des acteurs de l'architecture de leur temps, et des acteurs des « monuments » du patrimoine à travers le temps, par leur double regard et leur double engagement militant.

Les aiguilles du réveil-matin du conservateur du Palais de la Porte Dorée qui lui signalent qu'il est l'heure d'apporter aux crocodiles de l'aquarium leurs poulets de Bresse élevés sous la mère, tournent aussi pour nous. Il me faut donc trouver une conclusion fleurie, qui doit s'exprimer par un chant de louanges, dont chaque couplet est un chapelet de remerciements sincères auprès de mes monumentaux et historiques confrères et consoeurs, m'ayant accordé la délicieuse surprise de me retrouver en leur compagnie, en impétrant ravi, timide et innocent.

(Je ne suis pas mécontent de la formule).

Très chères consoeurs, confrères fanfarons,  
un autre vous salue.

Jean-Pierre Adam

cccccccccc